Document généré le 25 avr. 2024 09:14

Liberté

# La cinquième saison

Jacques Brault

Volume 12, numéro 5-6, septembre–décembre 1970

Paroles pour un futur

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60727ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Brault, J. (1970). La cinquième saison. *Liberté*, *12*(5-6), 6–7.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1970

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# *La cinquième saison*

Quand *cela* est survenu, cette rafale de bêtise et de médiocrité, je me promenais en compagnie d'Elie Faure, un de mes fantômes préférés[1]. Il me parlait de sculpture égyptienne de granit et de basalte ; et l'écoutant, il me semblait que l'octobre nouvel allait être plus beau que les autres tant il nous ressemblait : violent et tendre, naïf et patient jusqu'à la limite du froid. Une vieille phrase me trottait dans la tête : « La lutte quotidienne pour le pain est la plus sûre des éducations positives. » J'allais creuser cette pensée aussi profonde que la tombe, relier les rives du Nil et du Saint-Laurent, organiser entre pyramides et Mont-Royal un grand vol d'ibis et d'outardes, lorsque la radio soudain s'est mise à grésiller, une grêle de nouvelles s'abattit sur mes songes et je connus à l'instant que nous basculions tous dans un délire innommable. On sait le reste.

Aujourd'hui, je ne sais plus rien. Hormis une chose : il n'y a pas de pays *réel,* donné ou conquis, trouvé ou perdu, il n'y a, depuis la première lueur à semblance humaine, que des imaginaires collectifs en quête d'espace physique et mental où camper entre naissance et mort, deux errances imperceptibles au cours du temps, deux remuements superficiels à la peau de la planète. Certains peuples, colonisés par la névrose historique, absorbés par leur destin, pliés vers leur hantise particulière, ont fini, d'urgences en hystéries locales,

---

(1) Parmi beaucoup de livres, il a écrit une *Histoire de l'art* qui nous concerne de très près, bien que le nom du Québec en soit absent.

par oublier de naître et de mourir. Ils se survivent, croyant vivre et qu'ils vivront. Ils manquent d'imagination, ils font défaut à l'image matricielle du monde. Ils n'existent pas, ils analysent les conditions de possibilité d'exister.

Le Québec ne sera plus comme *avant*. Il vient de naître. Enfin. Dans des circonstances difficiles. Tant pis et tant mieux. Sa disparition, tôt ou tard (car il disparaîtra), c'est lui qui la signera. Et cette signature, déjà, se mêle à beaucoup d'autres. Mes Egyptiens endormis depuis des millénaires peuvent maintenant se lever, marcher dans les rues de Montréal, ils ne sont pas dépaysés. Aux temps des prescriptions tâtillonnes imposées par les pharaons et les castes sacerdotales, peintres et sculpteurs surent trouver le moyen d'écrire, dans la pierre la plus dure, une liberté sous-jacente aux lois injustes. Nous lisons ces signes qui ont traversé les ombres de la terreur larvée. La dernière nécessité a fait naître et mourir et renaître ce minimum de sens : vivre. Tel m'apparaît notre choix collectif, si nous réussissons à l'inventer. Sinon, l'insignifiance braillarde nous refera, sur mesure, une politique de village et de fond de cour.

Pour le reste, écrivons, nous dont c'est condition de travail et lieu de passion, écrivons à l'exemple des fantômes dont me parlait mon fantôme, écrivons pour gagner le pain quotidien, celui d'une liberté modeste et désinvolte, celui du bonheur tout simple de vivre un peu avant de mourir. Plus tard, dans une petite contrée d'autre galaxie, alors que tout semblera perdu, morne et sordide, et qu'on rêvera, en guise de consolation, de tout faire sauter, qui sait, un signe ou deux de nous, peut-être, tiendront encore le seul langage vrai contre la bêtise et la médiocrité, ainsi que le suggère Paul-Marie Lapointe :

*irremplaçable petit homme*
. . .
*et l'éternel*
*nous le saluâmes*
. . .
*comme la venue d'une cinquième saison*

JACQUES BRAULT